



L'IMMAGINE DALLO SPETTACOLO «AU BORD DE...» (FOTO DANIELA ZEDDA)

PRIME DANZA. «Au bord de...» al Teatro delle Saline Guardare il mondo con gli occhi del ricordo

Guardare il mondo con gli occhi del ricordo. E metterlo in scena con quelli dell'ironia. Una blusa a righe e il pantalone scampinato dei marinai americani per sottolineare il jazz di un vecchio refrain. L'evanescenza di un viaggio in Marocco come avrebbe potuto immaginarlo Paul Bowles, il gioco morbido delle gambe sull'onda delle tablas indiane.

Racconta avventure della mente e del corpo questo *Au bord de...*, messo in scena lunedì alle Saline di Cagliari, da Rita Marcher e Martha Rodezno. Quel che lo rende gradevole non è tanto la storia quanto il fatto che le due danzatrici passeggino sull'equilibrio instabile di una complicata fisica giocata sulla decontrazione muscolare, ogni movimento sembra un giro di valzer aggrappato al muro della leggerezza. Italiana (cagliaritana) la prima, salvadoreña l'altra. Rita e Martha hanno lavorato entrambe a Parigi con Jacques Patarozzi, forse il più felice degli epigoni europei di Pina Bausch. Di quell'esperienza sembrano aver mantenuto i movimenti antiaccade-

mi e fortemente teatralizzati, depurandoli però di qualsiasi cappa claustrofobica. E aggiungendovi una sintonia tra movimento e musica (bella la colonna sonora di Thierry Jeandros) che trasforma lo spettacolo in un album di cartoline non affatto oleografiche.

Sulla scena, una palanca, qualche valigia, molti foulard e il piacere del travestimento che materializza d'un colpo spezzoni di film americani anni Cinquanta, un'improvvisa Louise Lane (ricordate la fidanzata di Nembo Kid?) sorpresa al

limite di una strip, lo scherzoso apparire di *muleta* e atmosfere spagnole, il gioco di specchi e sovrapposizioni di corpi, tratti di peso e con qualche superficialità dall'iconografia della religiosità indiana. Spigliata Rita Marcher, più mediterranea e di più morbida gestualità Martha Rodezno, la loro danza non regala brividi ma offre comunque piacevoli geometrie. In un mondo (della danza) dove ogni sintassi viene spesso annessa in un mare di pretenziosità, non è davvero poco.

MARCO MANCA

Regarde le monde avec les yeux du souvenir.

Regarder le monde avec les yeux du souvenir et le mettre en scène avec ceux de l'ironie. Un maillot rayé et des pantalons évasés de marins américains pour souligner le côté Jazz d'un vieux refrain, l'évanescence d'un voyage au Maroc tel qu'aurait pu l'imaginer Paul Bowles, le jeu souple des jambes en écho aux tablas indiennes.

"Au bord de ..." présenté lundi au Théâtre Saline à Cagliari par Rita Marcher et Martha Rodezno, raconte les aventures de l'esprit et du corps. Ce qui est intéressant,

ce n'est pas l'histoire mais plutôt le fait que les deux danseuses se promènent sur l'équilibre instable d'une complicité physique jouée toute en décontraction musculaire.

Chaque mouvement semble un tour de valse agrippé au mur de la légèreté. L'une italienne (de Cagliari), l'autre salvadoreña, Rita et Martha ont travaillé ensemble à Paris, avec Jacques Patarozzi, peut être le plus heureux des épigones de Pina Bausch.

De cette expérience elles semblent avoir gardé les mouvements anti-académiques et fortement théâtralisés, mais en les libérant de toute chape claustrophobique. Rajoutez à

ça l'accord entre mouvement et musique (belle bande son de Thierry Jeandros) qui transforme le spectacle en album de cartes postales, mais pas du tout "chromos".

Sur scène, un banc, quelques valises, plusieurs foulards et le plaisir du déguisement qui matérialise d'un coup des extraits de films américains des années 50. Une inattendue Louise Lane (vous vous rappelez la fiancée de Nembo Kid?) surprise au bord d'un comic strip. L'apparition amusante d'une atmosphère espagnole avec *muleta*, de jeux de miroirs avec superpositions de corps, ces derniers extraits en force et un peu superficiellement de l'iconographie religieuse indienne. Rita Marcher anguleuse, Martha Rodezno plus méditerranéenne et d'une gestualité plus souple, leur danse ne donne pas gratuitement des frissons mais offre pourtant d'agréables géométries. Dans un monde (de la danse) où chaque élément est noyé dans un océan de prétentions, ce n'est vraiment pas peu.

Marco Manca.